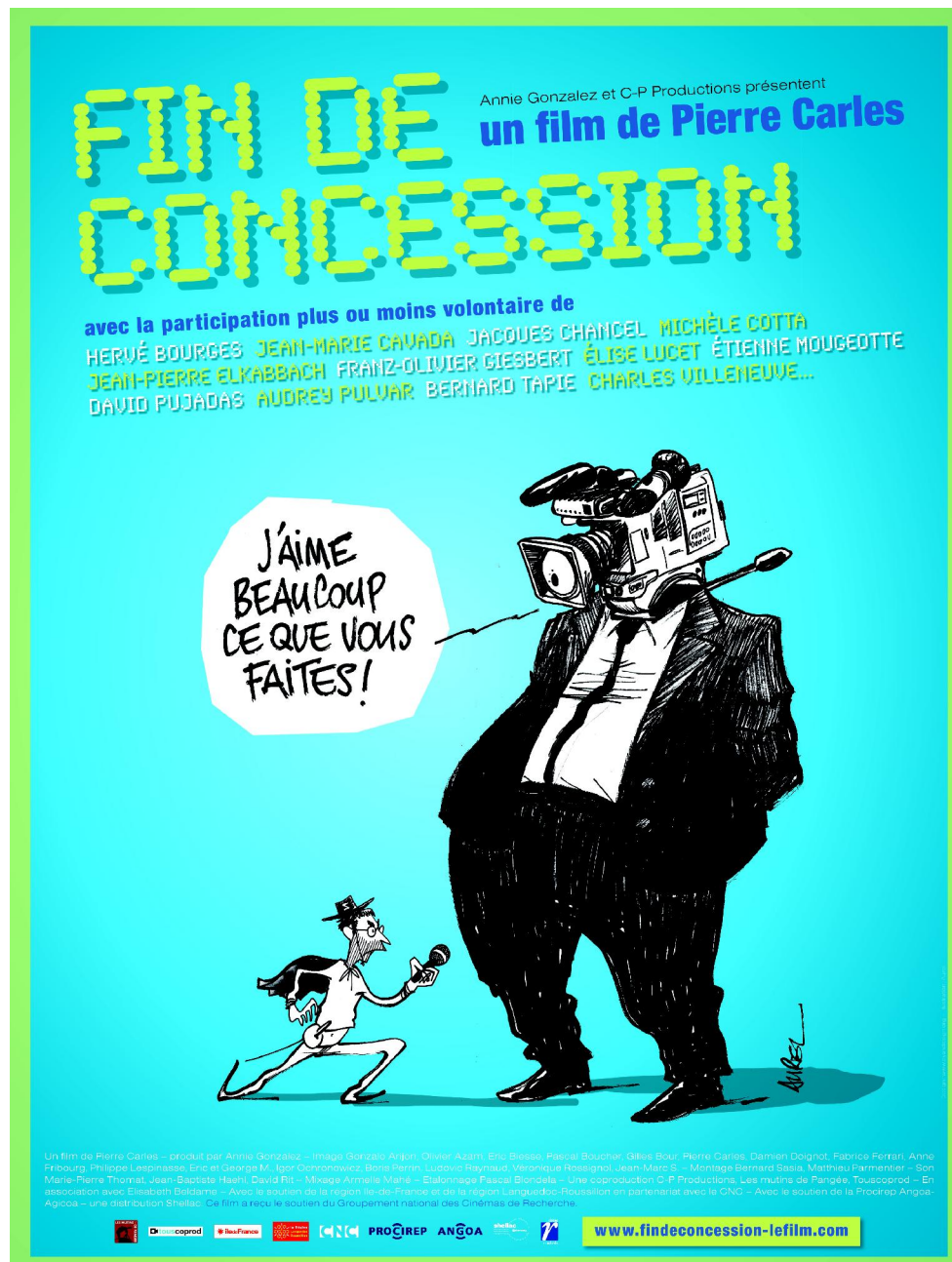


## Revue de Presse

# FIN DE CONCESSION



sortie le 27 octobre 2010

makna presse

# PREMIÈRE

Octobre 2010  
*Isabelle Danel*



FRANCE. 2 H 05.  
**DOCUMENTAIRE.**  
**SCÉNARIO** PIERRE CARLES.  
**PHOTO** PIERRE CARLES.  
**PRODUCTION** ANNIE  
GONZALES.  
**DISTRIBUTION** SHELLAC.

## FIN DE CONCESSION

de Pierre Carles



Dans les années 80, à cause de ses reportages iconoclastes pour la télévision chez Dechavanne ou Ardisson, Pierre Carles a souvent été viré. Passé au cinéma, il continue à s'interroger et à interroger les autres. Son dada : les rapports entre l'information et la politique et les menteurs et tricheurs. Après s'être attaqué à Canal+ dans *Pas vu pas pris* et à France 2 dans *Enfin pris ?*, il entreprend ici de remonter aux sources de la privatisation de TF1, en 1987, de la cession de la chaîne à

Francis Bouygues à l'absence de remise en cause de cette concession en passant par les relations entre le géant du BTP et le pouvoir et les promesses non tenues. Rentrant par la fenêtre quand on le vire par la porte, Carles, véritable Pied Nickelé de l'info, s'invente un double (Pedro Carlos) ou engage une journaliste sud-américaine pour approcher Jacques Chancel, Patrick Le Lay, Jean-Pierre Elkabbach, Hervé Bourges ou Bernard Tapie. Parfois, il y parvient, mais pas toujours. Dans ce cas-là, il comble avec des images d'archives, des pieds de nez, de l'agit-prop et pas mal d'introspection. **C'est foutraque, inabouti, salutairement insolent** et unique en son genre. **I.D.**

# STUDIO-CINÉLIVE

Novembre 2010

*Xavier Leherpeur*

## Fin de concession



▶ Douze ans après *Pas vu pas pris*, Pierre Carles s'attaque à nouveau aux accointances entre politiciens et médias. Via, cette fois, la très hypocrite promesse de remise en question tous les dix ans de la concession de TF1, contenue pourtant dans la charte de la chaîne privée. Situation tacite que plus personne ne dénonce sauf le cinéaste qui fait ici le constat d'un retentissant échec démocratique. Mais il perd aussi du temps à se



poser comme victime (discutable) et ne retrouve pas la pugnacité qui faisait jusque-là la signature de ses manifestes citoyens. ■ **X.L.**

De Pierre Carles • Avec Jean-Marie Cavada... • 2 h 11 • 27 octobre



> médias

## Carles passe à l'action

**Horripilé par la clique de Bouygues qui promettait monts et merveilles culturels en s'accaparant TF1, pour, finalement, servir de la télé-soupe, Pierre Carles reprend son combat anti-téloche avec *Fin de concession*. Mais la critique des médias a été bien intégrée par les journalistes de complaisance...**

**L'**ON SE SOUVIENT du « *mieux disant culturel* », concept inventé en 1987 par François Léotard, ministre de la Culture de Jacques Chirac, au moment de la privatisation de TF1. Mais qui se rappelle des promesses servies par les tâcherons de Bouygues à la Commission nationale de la communication et des libertés (CNCL, ancêtre du Conseil supérieur de l'audiovisuel) afin de décrocher la première chaîne de télévision française ? Patrick Le Lay, le futur taulier, garantissait la diffusion régulière d'« au moins huit spectacles lyriques et chorégraphiques ». Bernard Tapie, lui aussi embringué dans le hold-up, assurait que « quand on est la grande chaîne de télévision qu'est la Une, il faut de temps en temps savoir oublier l'audimat, et se permettre le luxe de passer [...] un match de pelote basque. » Refourguée au plus grand bétonneur français, la chaîne aura une « autorisation d'émettre pour dix ans, autorisation qui pourrait ne pas être renouvelée » si « l'engagement culturel » n'était pas respecté, assurait François Léotard. Une « épée de Damoclès » (sic) qui se révélera aussi inquiétante qu'un ruban de guimauve, puisque la concession sera renouvelée automatiquement. On connaît la suite : « Ce que nous vendons à Coca-Cola, déclarait Le Lay en 2004, c'est du temps de cerveau humain disponible. »

**Pierre Carles**, douze ans après la sortie de *Pas vu, pas pris* – documentaire sur les collusions entre journalistes et pouvoir politique, et la censure à Canal Plus –, a donc « repris du service sur le terrain de la critique de la télévision » avec *Fin de concession*<sup>1</sup>. Mais l'enquête, que d'aucuns espéraient corrosive, se heurte à des refus ou se dissout dans le bla-bla mielleux des vedettes du journalisme. Le trublion est connu, et nombreux sont ceux qui refusent de le recevoir : « J'ai pas envie de parler de ça, j'en ai rien à foutre », lui claqué Bernard Tapie. Quant à ceux qui acceptent, tels Jean-Marie Cavada ou Élise Lucet, ils parviennent à l'entourlouper en usant de quelques flagorneries bien servies.

**Face aux esquives** de ses adversaires, Carles perd son « *fighting spirit* ». Ses considérations, pour le moins désarçonnantes car parfois à la limite de l'introspection, sont alors l'occasion d'explorer quelques pistes. La première : « On est tous sensibles aux honneurs, aux flatteries, aux charmes de certaines journalistes... Et c'est rarement dit, explique-t-il à CQFD. Le contre-pouvoir, c'est aussi un pouvoir, et les gratifications peuvent nous éloigner de certains combats. » Et ce n'est point Philippe Val, l'Éric Besson du journalisme, qui dira le contraire. « Il faut être conscient de ses faiblesses pour ne pas se faire avoir. »

**La seconde** : « La critique radicale des médias classiques, telle que nous l'avons menée, ne suffit plus », poursuit-il, en référence à *Pas vu, pas pris*, bien sûr, mais aussi à feu le journal *PLPL* (devenu *Le Plan B*, disparu également), qu'il avait contribué à créer. Dans le film, il déclare qu'il était « persuadé qu'un simple journal indépendant [...] inciterait les gens à arrêter de regarder la télévision, à cesser d'écouter les stations de radio commerciale ou publique, à ne plus lire la grande presse, et déstabiliserait le quatrième pouvoir et ses employés. » Déception. Il poursuit : « Cette critique a été en grande partie récupérée – par des gens comme Schneidermann ou Yann Barthès... Il faut donc inventer de nouveaux trucs pour déstabiliser les journalistes-vedettes, et faire savoir qu'ils sont les laquais du pouvoir. On n'a pas la solution, on tâtonne... Mais c'est dans les actions collectives, comme celle que l'on a menée contre David Pujadas, que l'on retrouve une certaine force. »

**OK, Pierre**, mais on aurait apprécié les voir mis un peu plus sur le gril, les responsables de la privatisation de TF1, non ? « Effectivement, il y a une frustration, parce qu'on souhaiterait en savoir plus, mais cela ne m'intéressait pas de faire un film uniquement sur TF1. Et quand on a commencé, on ne savait pas où l'on allait. Le propre d'un vrai documentaire, c'est de se construire au fur et à mesure. » Alors, c'est un vrai documentaire.

**FRANÇOIS MALIET**

1. En salles, le 27 octobre prochain.

# TÉLÉRAMA

27 octobre 2010  
Mathilde Blottière

## FIN DE CONCESSION DE PIERRE CARLES



Après un détour du côté de la « valeur travail » (joyeusement dynamitée dans *Attention danger travail*), Pierre Carles, journaliste et documentariste enragé, renoue avec la critique des médias. Une croisade contre les « faux impertinents » et les vrais « imposteurs », engagée dès son premier film, *Pas vu, pas pris*, en 1998. Pour dénoncer les liaisons dangereuses entre journalisme et politique, il soulève, cette fois, une question – taboue ? – qu’aucune rédaction ne se pose, ➡

➡ selon lui : pourquoi la concession de TF1 au groupe Bouygues est-elle systématiquement renouvelée depuis 1987 – date de la privatisation de la chaîne ? Foutraque, ponctué d’interviews arrachées de haute lutte et d’impostures diverses, *Fin de concession* s’inscrit clairement dans le sillage de *Pas vu, pas pris*, en moins « michael-mooresque » cependant (le trublion du doc ne dédaigne pas l’autocritique, surtout féroce).

On aurait tort de ravalier son film au rang de plaisanterie potache. En consultant les archives, sa mise en perspective fait mouche (et mal) : les promesses d’hier prennent des airs de sketches surréalistes. Exemple : l’inénarrable Bernard Tapie s’engageant, au nom de Bouygues, et devant l’instance de régulation de l’audiovisuel, à faire de TF1... une grande chaîne de culture... Le constat est sans appel : les stars du petit écran seraient, au mieux, des lâches, au pire, des laquais du pouvoir (une vision que partagent actuellement, on le sait, Arnaud Montebourg et Jean-Luc Mélenchon).

Le journalisme d’investigation indépendant ? Un vœu pieux. La critique des médias ? Elle a vécu. Face à la rouerie des Elise Lucet et autres Cavada, passés maître dans l’art de déjouer ses chausse-trappes, Pierre Carles prend des airs de Don Quichotte cathodique. Et le voilà réduit au canular bête et méchant (repeindre le scooter de David Pujadas en doré) et au fait d’armes peu glorieux (interpeller sans ménagement un Etienne Mougeotte affaibli par la maladie). En définitive, même si cet infatigable empêcheur d’informer en rond prend conscience des limites du « seul contre tous », il fait entendre un autre son de cloche. Tapageur et salutaire.

**MATHILDE BLOTTIERE**

Documentaire français (2h11).



# LE CANARD ENCHAINÉ

27 octobre 2010

Jean-Luc Porquet

## Le Cinéma

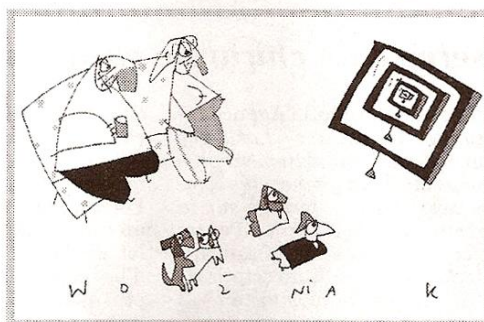
### Fin de concession

(Et début d'autre chose ?)

**L**E documentariste trublion critique des médias Pierre Carles revient sur ce scandale démocratique qui ne date pas d'hier : la concession de TF1 offerte par Chirac à la maison Bouygues en 1987 et renouvelée depuis sans débat. Et le voilà partant caméra à son côté essayant d'obtenir les points de vue de tous les complices de ce mauvais coup, Bernard Tapie, Etienne Mougeotte, Charles Villeneuve, etc. Comme il pouvait s'y attendre, on lui racroche au nez, on le fuit, on le met dehors, on le baratine, d'où quelques scènes aussi rigolotes que frustrantes.

Carles se rattrape alors en montrant comment lui et ses équipiers tentent de contourner cette quasi-impossibilité à mener ce genre d'enquête. Puis il retrace complaisamment l'histoire de ses propres faits d'armes télévisuels, et avoue aujourd'hui se chercher : certes il revendique le plaisir potache de peindre en doré le scooter de Pujadas pour montrer qu'il est un « *laquais du pouvoir* », mais est-ce que cela fait beaucoup avancer le schmilblik ?

Résultat : un doc à la fois désopilant et essoufflé, et foutraque, moins abouti qu'un Michael Moore, Carles oubliant d'ailleurs carré-



ment de nous informer sur la concession qui donne son titre au film (cf. « Plouf »). Mais il a ce mérite : quand on voit Arnaud Montebourg dire que TF1, il faut lui « *mettre la tête sous l'eau* », et Jean-Luc Mélenchon lâcher un « *salaud !* » en visionnant une interview menée par David Pujadas, on se rend compte que le verrouillage sarkozyste des médias publics et privés finit par exaspérer tellement que, comme dit l'autre, « *tout est possible* »...

Jean-Luc Porquet

# LE CANARD ENCHAINÉ

27 octobre 2010

Jean-Luc Porquet

*Flou!*

## Tiendrons-nous jusqu'en 2023 ?

**A** PATRICK LE LAY, qui trouvait le prix d'achat de TF1 trop élevé, le bétonneur Bouygues avait répondu en substance que de l'argent, ça se trouve toujours, alors qu'une occasion pareille ne se rencontrerait jamais plus : ce n'est pas tous les jours en effet qu'un gouvernement met en vente la première chaîne de télé publique d'un pays, bradant ainsi cinquante ans d'expérience, des équipes, des archives, une image, etc. Merci très cher Chirac ! Cela, Pierre Carles le raconte dans son film « Fin de concession », mais comme il n'évoque guère la suite de l'histoire, rappelons-la. On est alors en 1987. Grâce à la loi Léotard, le chantre du « mieux-disant culturel », Bouygues décroche TF1 pour dix ans, date à laquelle un nouvel appel d'offres aurait dû être lancé. Il n'y en a jamais eu. Et il n'y en aura pas avant 2023. Grâce à trois jolis tours de passe-passe.

**1. Obtenir un nouveau petit cadeau de ses amis.** En 1994, soit trois ans avant la fin de concession, Balladur fait voter une loi, dite loi Carignon, qui modifie, oh à peine !, la loi du 30 septembre 1986 : elle dit tout simplement qu'au bout de dix ans la reconduction de la concession est automatique. Merci, très cher Balladur ! Du coup, en 1996, TF1, pourtant épinglée et mise à l'amende pour n'avoir pas respecté son cahier des charges, obtient les doigts



dans le nez son autorisation d'émettre pour encore cinq ans, soit jusqu'en 2001, c'est toujours ça de gagné.

**2. Amadouer les complaisants sociaux.** A la date fatidique, le Premier ministre de Chirac s'appelle Jospin. Vaut-il supprimer le privilège inouï que constitue cette automaticité de la reconduction ? Le député PS Montebourg l'y pousse, qui bataille depuis longtemps contre TF1 et dépose moult amendements en ce sens lors du vote sur la loi Liberté de communication votée en août 2000 : « Je propose une remise à plat des autorisations d'émettre par un appel à la concurrence après une période de stabilité de

quinze ans, alors que cette période était de dix ans du temps de la loi Léotard. Franchement, il n'y a rien de bolchevique dans tout cela. Soyez raisonnable ! » Mais Jospin fait la sourde oreille : la présidentielle de 2002 est toute proche, il cherche à rester dans les bonnes grâces du bétonneur de TF1. Ça lui a porté chance...

**3. Ruser en profitant d'un changement technologique.** Suspense : que va-t-il se passer en 2007 ? Ça fait vingt ans que Bouygues se goinfre avec TF1, il a déjà bénéficié de deux reconductions automatiques, normalement un appel d'offres devrait être lancé. C'est là que se pointe la TNT : toutes les chaînes de télé s'apprêtent à passer en numérique en 2012. Comme le rappelle opportunément « Arrêt sur images » (8/10), la manœuvre du gouvernement Villepin consiste alors à faire dire au CSA qu'il est inutile de lancer un appel d'offres pour une fréquence vouée à disparaître. Puis, en mai 2008, le CSA décrète que la chaîne TF1, une fois devenue numérique, sera une nouvelle chaîne, à laquelle, hop, il refile illico dix ans de concession. Ce qui nous mène à 2018, plus les cinq années de prolongation sans appel d'offres.

Bilan : TF1 restera propriété privée du bétonneur chiraquo-balladuro-jospino-villepino-sarkozyste jusqu'en 2023. A moins que...

Jean-Luc Porquet



LIBÉRATION  
27 octobre 2010  
Raphaël Garrigos et Isabelle Roberts



# TF1 AU LANCE-PIERRE CARLES

**TEMPS DE CERVEAU** Dans «Fin de concession», le documentariste poursuit sa critique des médias en mettant le nez dans la privatisation de la Une.

## FIN DE CONCESSION

documentaire de **PIERRE CARLES** 2h05.

**I**l est chiant, Pierre Carles. Il faut toujours qu'il aille déranger des gens très occupés pour leur poser des questions idiotes qui n'intéressent personne: la privatisation de TF1 et son renouvellement de concession, pff... Et puis c'est tout de même très impoli d'aller embêter ces personnes très puissantes (Jacques Chancel, Hervé Bourges, Etienne Mougeotte, etc.), et souvent très vieilles, pour leur chercher des poux dans la calvitie.

**Truffe.** De *Fin de concession*, on pourrait avoir l'impression d'avoir déjà tout vu, au travers des extraits distillés sur Internet histoire de faire monter la sauce: Arnaud Montebourg ravi de «taper sur TF1» et Jean-Luc Mélenchon pas moins ravi de servir du «salaud» à David Pujadas. On aurait tort, ces séquences-là tiennent de l'anecdote. *Fin de concession*, c'est Pierre Carles et sa petite caméra en guise de lance-pierres se cognant, façon Michael Moore, contre la solide confrérie des patrons de médias: il se filme en train d'appeler, ou du moins de tenter d'appeler ses interlocuteurs, s'invite partout comme un cheveu gras dans un consommé à la truffe et, entêté, pose ses questions.

A Bernard Tapie: «Avez-vous sciemment menti à la CNCL?» A Etienne Mougeotte: «Pernaut, il fait un journal de droite?» Mais sans réponse, ou presque (on goûtera celle de Charles Villeneuve, interrogé sur le manque d'investigation à la télé: «Les actionnaires dépendent un peu trop de la commande de l'Etat, ça fait que la télé ne va pas sur ce terrain-là et quand vous y allez, vous vous faites taper sur les doigts.»), Pierre Carles oppose les archives. Celles

**D'un coup, le film sort du moorisme. Voilà que Carles se découvre un héros de cinéma, un peu Charlot, un peu Buster, et une nouvelle cible: lui-même.**

de l'audition du groupe Bouygues, coaché par Tapie, lors de la privatisation de TF1, et Patrick Le Lay, futur PDG, promettant du mieux-disant culturel: «Nous avons prévu au moins huit concerts qui représenteront seize heures de diffusion et au moins huit spectacles lyriques et chorégraphiques.» Rires. En écho, Pierre Carles dégaîne ses faits d'arme: la fausse interview de Castro par PPDA ou la discussion entre copains comme cochons de François Léotard et Etienne Mougeotte. Les censures dont il a été victime, par France 2 ou Canal+. A ce stade, un peu las, on se dit qu'il n'en

aura jamais fini de mouliner ses vieilles histoires, mais là encore on a tort.

**«Laisse d'or».** Car, d'un coup, le film bascule et sort du moorisme. Voilà que Carles se découvre un héros de cinéma, un peu Charlot, un peu Buster, et une nouvelle cible: lui-même. A mi-chemin de sa croisade, Carles en a marre. Il faut arrêter, dit un mec de l'équipe: «Pierre a perdu le fighting spirit.» Allons bon. Une journaliste «professionnelle» est recrutée, qui fait débiter des horreurs à Elkabbach («Ne pas être à la botte d'un pouvoir politique, ni à la botte d'un pouvoir financier») pendant que Carles fait l'âne derrière en gribouillant «Menteur» sur une pancarte. Mieux, il fait son

propre PPDA-Castro, reposant des questions virulentes à un Jean-Marie Cavada qui l'a désarçonné en le flattant («Ça y est, je suis devenu respectable»). De là, Pierre Carles est perdu pour la critique des médias, s'amourachant d'Elise Lucet et de Michèle Cotta, ratant lamentablement le dîner du Siècle où il comptait remettre une «laisse d'or» à David Pujadas. Et, en même temps qu'il accomplit une critique des médias plus fine, plus drôle et plus radicale aussi que ses interviews au premier degré, Pierre Carles fait enfin son cinéma.

**RAPHAËL GARRIGOS et ISABELLE ROBERTS**



# LE MONDE

27 octobre 2010  
Isabelle Regnier

## Le documentariste Pierre Carles se réinvente en auteur de comédie

Evoquant la privatisation de TF1, l'auteur de « Pas vu, pas pris » révèle un sens du gag et du montage insoupçonné

### Fin de concession

On le connaissait militant, provocateur, voleur (d'images du moins), justicier (du dimanche, parfois), tête à claques... Voici que pour son neuvième documentaire, *Fin de concession*, Pierre Carles se réinvente en auteur de comédie, son meilleur rôle à ce jour.

Présent comme à son habitude, devant et derrière la caméra, il révèle une capacité attachante à l'autocritique, un sens du gag et du montage insoupçonnés, qui œuvrent conjointement – de manière moins illustrative que dans ses films précédents, plus ouverte, plus pertinente – à nourrir la critique des structures de pouvoir en général et des médias en particulier, qui est au fondement de son cinéma.

*Fin de concession* se présente comme un film enquête. Le point de départ, c'est le renouvellement,

en 1997, de la concession audiovisuelle accordée en 1987, lors de la privatisation de la première chaîne, au groupe Bouygues. La bataille s'était alors jouée, officiellement, sur le terrain du « mieux-disant culturel ». Le cahier des charges présenté par TF1 promettait, pour la décennie à venir, une grille de programmes fleurie, regorgeant de concerts de musique classique, d'émissions d'éducation civique, de débats d'idées...

La comédie commence là, avec l'énonciation de ce cahier des charges, non pas par Pierre Carles lisant un papier face à la caméra, mais par deux archives audiovisuelles devant lesquelles on est obligé de se pincer pour être sûr de n'être pas en proie à une hallucination. La première est la captation d'une séance de coaching par Bernard Tapie de l'équipe de Francis Bouygues chargée de présenter ce fameux cahier des charges devant la commission d'attribution de la concession. L'ancien

patron d'Adidas entraîne une assistance médusée à parler comme des publicitaires pour emporter soi-disant l'adhésion du jury. La seconde est la présentation elle-même, par les coachés, qui avait été retransmise à la télévision.

### L'ère hypermédias

Ces extraits attestent du fait que c'est bien à ce moment-là, au milieu des années 1980, que se façonnait l'ère hypermédias dans laquelle nous vivons désormais. Obtenir aujourd'hui, de la part d'un homme de pouvoir, une parole qui ne soit pas un robinet d'eau tiède de communicant professionnel, relève de la gageure.

Même Pierre Carles, qui s'est pourtant fait un nom pendant des années en obtenant, à l'insu de ses interlocuteurs, une parole spontanée, n'y arrive plus. Et c'est ce drame qu'il met en scène.

Les lieux de pouvoir où il parvenait jadis à se glisser sont plus solidement verrouillés, les personnes

qui acceptaient d'être interviewées ont appris à contrôler leur image. A force de se faire avoir, ses ennemis – sauf Charles Villeneuve, qui se laisse piéger de la même manière qu'il l'avait été en 1998 dans *Pas vu, pas pris* – ont fini par l'identifier. Qu'à cela ne tienne. Pierre Carles change d'identité et d'allure, se fait passer pour Carlo Pierro, journaliste colombien, ou encore pour le cadreur français d'une journaliste sud-américaine en reportage à Paris.

Mais là encore, c'est l'échec. Le pirate ne retrouve plus sa combativité d'antan. Avec Etienne Mougeotte, qu'il espérait voir perdre son sang-froid en l'alpaguant au débotté dans ses bureaux du *Figaro*, il a un échange courtois et insignifiant. Face à Jean-Marie Cavada, l'un des seuls qui aient accepté de le rencontrer en tant que Pierre Carles, il se laisse flatter, se fait à son tour complaisant, comme le lui avait prédit Jacques Chancel, il y a des années de cela.

Ces échecs à répétition donnent lieu à une mise en scène franchement hilarante, faite de comique de répétition, de petites mises en scènes potaches, d'inserts d'archives télévisuelles souvent délirantes, comme cette harangue insensée de Jean-Edern Hallier, qui se paye, depuis l'intérieur du petit écran, Etienne Mougeotte et Jean-Pierre Elkabbach, en les qualifiant de « valets de Giscard ».

Reconnaissant son impuissance à piéger ses interlocuteurs avec sa caméra, Pierre Carles porte son combat sur le terrain du montage, et s'y révèle bien meilleur. Le film est long, 2 h 11, mais on en redemande tant est à la fois drôle, fin et riche de sens le système d'échos à multiple détente qu'il construit entre son petit scénario de Robin des bois usé et les fabuleux documents d'archives qu'il a dégottés. ■

I. R.

Documentaire français de Pierre Carles. (2 h 11.)

## « Fin de concession » : le film qui allume la télé

*Dans « Fin de concession », le documentariste Pierre Carles dresse un portrait à charge de la télé. Les images qui ont lancé les polémiques Montebourg-TF 1 et Melenchon-Pujadas en sont tirées. Nous avons vu le film.*

Il y a d'abord eu le « off » du député PS Arnaud Montebourg et ses violents propos contre TF1, présentée comme « une télévision délinquante ». Puis la diatribe de Jean-Luc Mélenchon contre David Pujadas, traité de « larbin » et de « laquais des puissants ».

En détracteur des rouages du monde médiatique, le documentariste Pierre Carles sait que quelques bonnes polémiques savamment distillées valent toutes les campagnes de promotion... Grâce à ces premières scènes relayées dans les médias depuis quelques semaines, plus personne n'ignore que l'auteur de « Pas vu pas pris », toujours prompt à dénicher les connivences politico-médiatiques, signe une nouvelle démonstration, « Fin de concession », le 27 octobre au cinéma.

Dans l'esprit d'un Michael Moore, il essaie de comprendre pourquoi TF 1, alors qu'elle ne respecte pas selon lui les engagements qu'elle a pris en 1987 sur le contenu de ses programmes, se voit régulièrement confirmer le droit d'émettre. L'objectif du long-métrage se perd un peu en cours de route. Mais le film, que nous avons pu découvrir hier, comporte nombre d'autres séquences qui prêteront à polémique, commentaires... ou rires. Sélection.

Bernard Tapie en média-trainer. Flash-back en 1987. Qui va réussir à acheter TF 1 ? Bernard Tapie entraîne Francis Bouygues et Evelyne Prouvost, la patronne des éditions Marie Claire, avant leur audition au CSA. Il faut qu'ils convainquent... « Vous allez faire chier tout le monde... » lance Bernard Tapie à Evelyne Prouvost, dénuée de tout bagou. A l'époque, le futur ministre de François Mitterrand martèle partout que, sur TF 1, on doit pouvoir traiter l'anniversaire du compositeur Olivier Messiaen ou diffuser un match de pelote basque. « Avez-vous menti ? », voudrait demander Pierre Carles à Tapie pendant une bonne partie du film. Il n'y parviendra pas.

Michèle Cotta et le président. Pierre Carles introduit un extrait du débat Chirac-Mitterrand de 1988, arbitré par Elie Vannier et Michèle Cotta, en présentant cette dernière comme probable maîtresse du président d'alors. « Il est vraiment trop con ! protestait, hier, l'ancienne présidente de Radio France quand nous le lui avons appris. C'est un travestissement de la réalité et il le sait. Mais je m'en fiche. Il dit ce qu'il veut. On ne prête qu'aux riches ! »



## LE PARISIEN

David Pujadas et le scooter doré. Le présentateur du 20 Heures de la Deux retrouve, au pied de France Télévisions, son scooter entièrement repeint en doré... Un coup de Pierre Carles et de son équipe, qui veulent lui attribuer une « laisse d'or » parce qu'ils le considèrent comme « l'homme le plus servile de France ». « Vous valez mieux que ça », leur rétorque le journaliste. Qui, le soir venu, est obligé de poser un linge sur la selle pour protéger ses fesses de la peinture fraîche et rentrer chez lui avec son deux-roues.

Etienne Mougeotte et la maladie. Lorsqu'il lance à l'ancien numéro deux de TF 1 que « c'est une télé de droite », Pierre Carles ne réussit pas une seule seconde à énerver l'actuel directeur des rédactions du « Figaro ». Une précision, donnée en voix off, est en revanche de nature à beaucoup plus agacer le journaliste. « Il avait eu un cancer de la gorge, donc on le comprenait difficilement... » explique Pierre Carles. Stupéfaction, hier, de l'intéressé : « Ça se passe de commentaires »...

Charles Villeneuve récidive. Lors de son précédent film, « Pas vu, pas pris », en 1998, un complice de Pierre Carles avait piégé Charles Villeneuve. Cette fois, le journaliste se présente sous la fausse identité de... Carlos Pedro. L'ancien présentateur du « Droit de savoir » répond aux questions avant de flairer l'arnaque et d'interrompre fermement l'interview. « Je me suis déjà fait piéger une fois, ça ne va pas recommencer... » maugrée-t-il. Trop tard.

# 20 MINUTES

27 octobre 2010

Alice Coffin

MERCREDI 27 OCTOBRE 2010

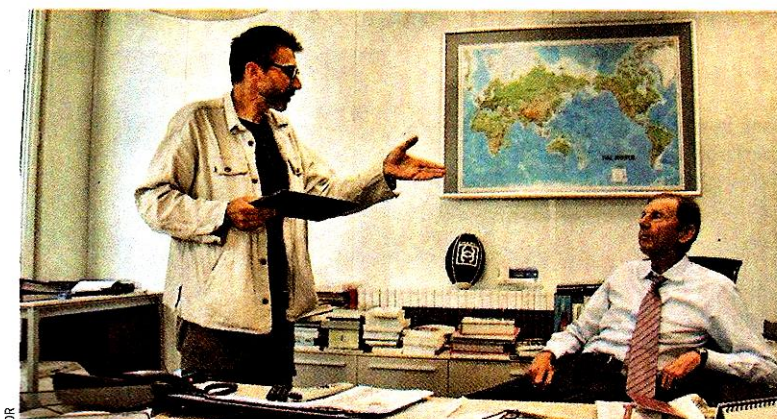
## DOCU À CHARGE Sortie en salle du « Fin de concession » de Pierre Carles WEB ET CINÉ, ALLIÉS CONTRE LA TÉLÉ

ALICE COFFIN

Qui a dit : « TF1 peut se payer le luxe de passer un match de pelote basque et d'oublier l'Audimat. Et pourquoi pas le festival de Bayreuth [en Allemagne] ? » Bernard Tapie, au nom de Bouygues, pour convaincre l'Etat d'attribuer la concession de TF1 au groupe en 1987. Des archives à visionner dans le film de Pierre Carles, *Fin de concession*, en salle aujourd'hui. Le réalisateur veut démontrer que l'Etat devrait retirer sa concession, du fait des promesses non tenues.

### 660 internautes, 27 000 €

Contesté pour ses méthodes – à charge –, tricar chez les chaînes, Pierre Carles ne pouvait espérer un co-financement de la télé. Sa productrice Annie Gonzales a fait appel aux internautes. Sur touscoprod.com, 660 personnes ont apporté 27 000 (sur un objectif de 19 800) des 450 000 € de budget. Et continuent de cotiser ! Elle note : « Les films de Pierre se financent grâce aux entrées, au public. Logique qu'on fasse appel à touscoprod. » « Au-delà de l'argent, note Nicolas Bailly, DG de Touscoprod, notre site crée au-



Pierre Carles demande des comptes sur TF1 à l'ex-vice président Etienne Mougeotte.

tour des films une communauté motivée puisqu'elle paie. »

Les coprods ont ainsi accès avant les autres à des teasers. Les vidéos d'Arnaud Montebourg qualifiant TF1 de « délinquante », de Jean-Luc Mélenchon traitant David Pujadas de « larbin » ont été téléchargées 200 000 fois chacune, reprises sur YouTube... et ironie, relayées par les chaînes ! « Un cercle vertueux », s'amuse Nicolas Bailly. Ou le signe que la télé finit par gagner ? ■

### ■ CARLOS PEDRO

Pierre Carles poursuit la critique radicale de la télé de *Pas vu pas pris*. Quelque peu grillé, c'est donc grisé et sous l'identité du pseudo uruguayen Carlos Pedro qu'il réussit à piéger Charles Villeneuve, l'ex-patron des sports de TF1.



*Nadia Lebrun*



Fidèle à sa réputation d'agitateur, Pierre Carles revient sur les conditions de la privatisation de TF1, en 1987. L'occasion de tirer à boulets rouges sur l'ensemble de la « classe médiatique », accusée de lâcheté, de compromissions... On a déjà bien parlé des invectives d'Arnaud Montebourg contre TF1 et de celles de Jean-Luc Mélenchon contre David Pujadas. On les retrouve *in extenso* dans ce film en forme de pamphlet. Visiblement, Pierre Carles est plus que jamais décidé à dégommer tout ce qui bouge. Quitte à utiliser les procédés douteux qu'il dénonce.

**ODB, de Pierre Carles... 2 h 11.**

# DIRECT MATIN

27 octobre 2010

## J'AIME PAS LA TÉLÉ

**Le Zorro de la télévision est de retour...** au cinéma. Après *Pas vu pas pris* et *Enfin pris ?*, Pierre Carles continue sa critique des médias avec un documentaire sur la privatisation de la première chaîne de télé française. Il se demande pourquoi TF1 a vu sa concession renouvelée automatiquement depuis 1987. Mais ceux qui participent à son enquête commencent à le connaître, et Pierre Carles doit changer de méthodes. Avant même sa sortie, le film a fait le buzz sur Internet avec des extraits, où Arnaud Montebourg et Jean-Luc Mélenchon s'en prenaient respectivement à la première chaîne et David Pujadas. •  
**Fin de concession,**  
de Pierre Carles. En salles.



# FLUCTUAT

François Grelet

## *Pierre Carles a-t'il enfin viré mainstream*



Des années que le trublion **Pierre Carles** s'échine à bricoler dans son coin des documentaires abrasifs, qui, faute de moyens, de pub et de compromis, ne sont finalement vus par personne, ou presque. En utilisant les fondamentaux de la promo virale et en se chargeant de faire monter petit à petit le buzz, son nouveau film, *Fin de concession*, pourrait pourtant changer la donne. Début de concession pour Pierre Carles ?

Avec son physique rigolo, son sens de la punchline semi-improvisée qui fait mal, et sa façon tordante de manipuler ses images pour mieux les plaquer à ses thèses, Pierre Carles aurait pu facilement devenir une sorte de Michael Moore français, gentil clown de gauche inoffensif, qu'on ressort du placard à intervalles réguliers. D'ailleurs en 98, juste après la sortie en salles et le buzz monstrueux généré par son *Pas Vu Pas Pris*, Carles a sûrement eu le choix. Le choix de calmer le jeu du dézinguage à tout va. D'accepter une émission de média-watching à la télé ou ailleurs, de devenir aux yeux du grand public le nouveau rebelle rigolo du PAF, de sortir un ou deux scoops par an, d'en faire des livres, pas trop longs, publiés aux éditions Robert Lafont, et de faire tourner tranquilou sa petite boutique, jusqu'à ce que la source de la subversion safe ne vienne à se tarir.

### **Cinéma bootleg**

Pierre Carles a pourtant décidé de faire exactement le contraire de tout cela, de rester droit dans ses bottes et pieds et poings liés à un cinéma presque bootleg, diffusant ses films dans un réseau de salles farouchement indies, sans reconnaissance institutionnelle et surtout pas industrielle. Tout d'un coup, le spectre de Michael Moore, avec ses Palmes d'Or, ses frères Weinstein et ses cartons à 100 patates paraissaient bien loin. Pour son petit nouveau, *Fin de concession* - à la fois enquête explosive sur le bail accordé par l'état à Bouygues pour la diffusion de TF1, en même temps qu'auto psychanalyse géniale de son auteur -, Carles va même jusqu'à parasiter le circuit promo de son propre film, en refusant systématiquement toute demande d'interview (« *Il considère que le film parle pour lui* » nous lâchera son attaché de presse).

## Promo habile

Pourtant, *Fin De concession* semble avoir été conçu, de manière très habile et très au fait des nouveaux moyens de communication, pour faire monter graduellement le buzz jusqu'à sa sortie, ce mercredi en salle : d'abord au début de l'été avec le scooter repeint de Pujadas, puis à la rentrée avec l'apparition de la vidéo de Montebourg crachant sur TF1, et enfin avec celle de Jean Luc Mélenchon traitant ce même Pujadas de « salaud ».

Dès lors effectivement tout le monde avait envie de voir ça. Du coup, pour Carles ne pas accepter les demandes d'interviews relevait in fine autant du brouillage médiatique que de l'opération de com' destinée à sevrer pour mieux exciter. Et à en croire les PROJOS de presse qui affichaient toutes « sold-out », les médias devraient s'apprêter à relayer en masse la plupart - et il y en a un paquet - des « bonnes feuilles » du film. Le miracle finalement c'est d'avoir su rester exactement le même, tout en s'assurant une promo de grand standing.

## Nouveaux moyens de diffusion

Au-delà de l'intégrité du personnage et de son refus systématiques des lauriers, qui ne sont donc plus à prouver, le cinéma de Carles interroge surtout la capacité et le désir du cinéma activiste de se faire entendre par le plus grand nombre. L'équation semble de prime abord aussi limpide que parfaitement insoluble : toucher le grand public implique forcément des compromis ; et le refus des compromis est la définition même du cinéma activiste. Sauf que, depuis *Pas Vu Pas Pris*, l'époque a changé, et les moyens de diffusion aussi, comme nous le confirme la productrice de *Fin de concession*, Annie Gonzales : « *Pierre a toujours eu la chance d'avoir un public assez fidèle. En gros ce sont toujours les mêmes 100 000 personnes qui vont voir chacun de ses films en salles, qu'il y parle de Choron, de Bourdieu, ou s'y moque du grand cirque médiatique. 100 000 entrées c'est à la fois beaucoup pour ce cinéma-là, sans budget promo et au parc de salles ultra réduit, et rien du tout comparé à un point d'audimat. Les films de Pierre ne passant pas à la télévision, les gens qui n'ont pas un cinéma d'Art et Essai près de chez eux ignorent même jusqu'à leur existence. Mais là pour Fin de concession et grâce à Internet les choses pourraient changer.* ».

## Changer le monde ?

Reste à savoir si c'est avec ce film-là, de loin son plus accessible, son plus divertissant, que Carles dépassera pour une fois ses traditionnelles 100 000 entrées en salles, s'il arrivera enfin à prêcher d'autres paroisses que celle de sa fanbase, et si, avec le temps, il parviendra, comme il l'explique dans le dossier de presse du film, à « changer un peu le monde », ou ce qu'il en reste. Surtout il sera passionnant de voir ce qu'il restera de lui, de son travail et de son intransigeance, une fois que, sans trop prévenir, le succès populaire, qu'il semble invoquer ici, lui sera tombé sur le coin de la gueule. Lui, qui ne connaissait jusque-là que le confort de la confidentialité, a-t-il vraiment le coffre pour venir se frotter aux barons du PAF ? Ça tombe bien : *Fin De concession* ne parle que de ça.

# FILM DE CULTE

## *Guillaume Massard*

Pierre Carles s'interroge sur la privatisation de la première chaîne de télévision française : n'est-il pas scandaleux que TF1/Bouygues ait vu sa concession renouvelée automatiquement depuis 1987 ? Reprenant son combat anti-télé inauguré avec *Pas vu pas pris*, son premier film, il se confronte aux responsables de l'information qui ont toujours évité d'aborder ce sujet tabou. Mais l'enquête ne se déroule pas comme prévu : les vieux dinosaures et les jeunes gardiens du PAF savent désormais comment s'y prendre avec le critique des médias. Pour retrouver son « fighting spirit », Carles bat le rappel de ses amis et change de méthodes... Dorénavant, finies les concessions !

### LE DÉSARROI ESTHÉTIQUE

Puisque Pierre Carles y revient à plein, puisqu'il en truffe sa voix-off, impossible de l'éviter : seule la première personne peut signer cette critique. Voici plusieurs mois que je n'ai rien écrit en ces colonnes, le temps me manque : je réalise et produis des documentaires. Je ne reviens pas à la critique par fin de concession par hasard. Qui a pris l'habitude de voir les films de Pierre Carles sait quel rapport intime l'on vient à entretenir avec eux. Sait à quel point un film de Pierre Carles peut, à sa façon, vous transformer. Non que Pierre Carles réalise des chef-d'œuvres : il sait pertinemment qu'il n'en est rien, que c'est autre chose qui se joue. L'important est qu'il réalise des films que personne d'autre ne ferait à sa place. Des films, pour le citer, "*de kamikaze*". Ce disant, souvent, l'on cherche à dire que Carles "se grille" dans les médias, que le "kamikaze" est celui du "suicide commercial". Jamais Pierre Carles n'aura de financement télé, jamais ses films n'y seront diffusés. Et alors? Pierre Carles s'en contrefout, ce rapport à la lucarne n'est en rien kamikaze : c'est une bonne habitude, un luxe même, puisque gage de liberté. La prise de risque est ailleurs, là où plus personne ne va voir. Le risque n'est pas de ne pas être vu à la télévision : il est de montrer, où que ce soit, ce que l'on n'y montre pas ; d'ouvrir, où que possible, des débats que l'on n'y mène pas. D'oser redire l'utopie, cette vieille amie oubliée, la questionner, la remettre au monde, quand bien même elle serait mal coiffée, peu présentable, encore cuitée de la veille. C'est que son réveil n'est pas simple, lorsque tout est organisé pour qu'elle s'endorme. Alors les films de Pierre Carles sont des tentatives, des questions ouvertes. Un monde sans travail? Une contre-violence à la violence d'État? Un panthéon pour Choron? Le point d'interrogation est aussi important que le reste. Des défauts de son premier film, *Pas vu pas pris*, exercice inégal de réponse à la télévision par les armes de la télévision, Pierre Carles a tiré des leçons de cinéaste : si l'on veut éviter la contradiction de répondre à la propagande par de la propagande, le cinéma militant est à interroger dans ses pratiques. C'est ce que m'a appris, dans ma jeunesse cinéphile, Pierre Carles, même lorsque je n'avais pas envie de le suivre. Ce qui a toujours importé, c'est l'état d'alerte face à ses films. L'activité rendue au spectateur, la latitude qui toujours lui est laissée de se situer avec ou contre, non pas le film, mais pratiquement chacun des plans du film.



## FILM DE CULTE

C'est que le cinéma militant présente trop souvent cette limite que, jeune homme, je croyais tautologique puisque ontologique : sa militance, justement. Je me disais : le cinéma militant affirme, milite, admoneste, et c'est sa faiblesse. Les premiers films à s'être trouvés sur mon chemin (il y en eut bien d'autres par la suite) pour défaire cette déception furent, cela peut surprendre, ceux de Pierre Carles. La Sociologie est un sport de combat fut pour moi –j'étais à peine majeur et franchement enthousiaste – une leçon soudaine, inattendue : un "documentaire de gauche" (pour dire vite) pouvait donc être mis en scène, formellement libre et, surtout, me laisser penser, me laisser le temps et les circonstances pour réfléchir, sans virer pour autant à l'austérité professorale, sans rien asséner, me laissant être mon propre guide dans ses entrelacs. C'est de cette révélation (et bien évidemment de la rencontre avec d'autres films – on pourrait faire la liste, Trop tôt trop tardes Straub, les films d'Artavazd Pelechian, ceux d'Ariane Michel, mais cette liste est trop longue...) qu'a découlé progressivement mon envie de mettre en scène des documentaires. L'expression surprend peut-être, mais elle reste : je ne réalise pas, je mets en scène ; ce n'est pas le réel, mais bien ce que j'en fais. Je n'ai jamais pensé que les films de Pierre Carles touchaient au sublime, au sacré, à la quintessence du cinéma – pour cela j'avais d'autres modèles. Mais c'est en partie grâce à eux que j'ai compris que le documentaire ne peut qu'être une matière vivante, mouvante, qu'il ne faudrait pas fixer, bâtie nécessairement contre le désarroi esthétique "télévisuel" (je mets des guillemets parce que ce désarroi dépasse la seule petite lucarne, il bave, il dégueule sur le monde et sur ses écrans, parce que le règne du reportage est une infection d'époque, parce qu'en somme le documentaire qui mérite d'être nommé documentaire est sur grand écran denrée rare, et que la presse elle-même ne s'en rend plus compte, célébrant les pires infamies d'obédience télévisuelle, les Entre nos mains et consorts, cirques à moquer le prolétaire, si faciles à bombarder en "sujets", en "manchettes" et en "unes", quand quelques Violent Days désarçonnent tellement qu'on les ignore ou les oublie, laissent non-clos, dé-manichéisé, vivant de nouveau, un monde ouvrier dont le cinéma français se tient tellement éloigné).

Avec l'aide indirecte de Pierre Carles et de son héritage (comme les journaux Bourdieusiens et Guévaristes *PLPL* et *Le Plan B*), j'ai eu le courage de jeter ma télévision. J'écris bien le courage, comme s'il s'agissait d'un exploit. La dimension kamikaze est là : il est des films d'action qui font passer à l'action. Certes, en l'occurrence, il faut relativiser le danger ; mais il y a du péril à ces victoires-là : ce sont des victoires politiques. L'époque sait qu'elles sont rares, celles-ci, et qu'il faut les saluer. J'ai jeté ma télévision, j'ai écouté Pierre Carles, j'ai regardé ses films, ils m'ont transformé. À la sortie de *Volem rien foutre al païs*, comme beaucoup, je m'emportais encore en grandes discussions sur le trottoir, avec quelques inconnus croisés à la séance. Certaines choses encore diffuses en moi deux heures plus tôt prenaient soudain corps par l'exemple du film. Comme peu de films auparavant, celui-ci était immédiatement devenu un allié : j'allais le montrer aux amis, à la famille, j'allais pouvoir dire, prouver, que je n'étais pas seul. Non que je l'ignorais avant, mais tous les signaux médiatiques affirmaient le contraire : ce rapport différent au monde ne relevait pas d'un existant social, puisqu'il n'avait pas de parole publique, pas de visage public, pas de pensée publique. Il était monstrueux en ce que, ne relevant pas d'un existant médiatique, il était considéré comme exclu d'un existant social – et si, quand bien même, il venait à exister, il devenait monstrueux au sens propre, c'est-à-dire cas isolé, contre le sens commun, et simplement contre nature. Et miraculeusement, voilà que cette monstruosité portait visage et que ce visage avait tout l'air d'être humain...

## FILM DE CULTE

Voilà l'intimité que j'entretiens avec le cinéma de Pierre Carles, voilà donc avec quel bagage je prends le train de Fin de concession. Et voilà aussi pourquoi l'introduction de ce dernier film, en forme de bilan peiné d'une trajectoire politiquement kamikaze, me touche en plein cœur, moi au même titre qu'un autre spectateur fidèle, mais très certainement plus que quiconque verra "un Pierre Carles" pour la première fois. C'est que Carles, redevenu Carles après s'être retiré croyait-on définitivement de l'autobiographie filmée, à l'occasion d'un beau trucage d'Enfin pris? (il disparaissait littéralement du plan, par la rudimentaire magie d'un fondu, après avoir achevé une singulière psychanalyse), rejoint dans cette colère rentrée affichée tout de go un épuisement familial. La même ambiance régnait ainsi sur l'ultime numéro du *Plan B*, impitoyable journal de critique des médias. En avril dernier en effet, l'organe de presse sardonique décidait en ces termes, au moins temporairement, de cesser de paraître : *"L'atmosphère a changé. On ne nous hait plus, on ne nous injurie plus. Les traits vipérins s'espacent, le chyme claircit. Qui se trouve hors d'état de susciter l'adversité frôle la mort politique (...) On nous achète sans conviction, on nous jette un œil sans éclat, on nous approuve sans en tirer de conséquences pratiques. On nous consomme. Certains s'en seraient contentés ; pas nous."* Idem quelques mois plus tard de la revue *Le Tigre*, qui manquait de s'arrêter sur cette interrogation : pourquoi faire un journal iconoclaste et indépendant, poétique et engagé, différent donc conscient d'être faillible, si sa lecture en devient normée, comme une autre, sans conséquence ni colérique ni enthousiaste?

Le même doute travaille donc Pierre Carles lorsqu'il entame Fin de concession. Malgré lui, à son échelle, le sentiment lui vient qu'il est devenu une sorte d'institution subversive désormais presque acceptable. Et qui dit acceptable ne peut plus dire subversive. Le constat n'est pas neuf : il découle de l'habitude même du capitalisme. Lorsque étouffer ne lui suffit plus, le Parti du Pouvoir et de l'Argent préfère assimiler la critique – l'assimiler au sens organique, pour la restituer par quelque orifice, affadie, désamorcée, sans âme ni danger. Ce sont par exemple, dans la foulée d'Attention danger travail, les ersatz éhontés que furent les J'ai (très) mal au travail et autres Mise à mort du travail, récupérations télévisuelles, 3 puis 6 ans plus tard, de la voie ouverte en 2003. Ici, le propos politique du film, à savoir la question ouverte de la viabilité d'une société sans travail, disparaît profitablement (pour les chaînes de télévision qui récupérèrent la chose) pour se borner à la seule question, plus acceptée, de la souffrance au travail. De cette impression de surplace et de coups d'épée dans l'eau, Pierre Carles tire la force de revenir au front des médias, quitte à s'y casser le nez.

Le reste appartient au film et j'aurais tort d'en dévoiler les rouages. Je préfère tirer le fil de la politique des auteurs, de la cohérence d'une œuvre : lors du débat tenu dimanche 24 octobre 2010, à l'occasion d'une avant-première au Nouveau Latina, un spectateur réfutait l'idée communément admise que Fin de concession serait à considérer comme une suite directe à Pas vu pas pris et à Enfin pris? À son avis, le film avait plus à voir avec le semi-inédit Ni vieux, ni traîtres, réflexion brillante autour de la nécessité de la lutte armée à partir de l'exemple d'Action directe, et formidable pavé dans la mare d'une gauche devenue frileuse d'avoir suçoté trop goulument le sein libéral (le film aura droit à une véritable sortie en 2011, dans une version très différente de celle vue en 2004, remontée et retitrée Guérilla Française). Sur le moment, j'ai eu du mal à comprendre. De Fin de concession, je retenais surtout l'incroyable capacité du film à l'autocritique, sa belle clairvoyance, presque désenchantée. Et c'est en l'interrogeant que la chose m'est apparue sous un autre aspect : n'était-ce pas là où le film me gênait a priori, dans sa "violence" relative (un vieillard est engueulé, un scooter est repeint, pas de quoi alerter Amnesty International), que se trouvaient les preuves de mon propre émoussement? À première vue, Fin de concession me semblait relever d'une redite, à la limite un exercice récréatif, une belle

## FILM DE CULTE

gymnastique pour néophytes. Il y avait en effet longtemps qu'un film n'avait pas tant exigé de ses spectateurs qu'ils soient attentifs à la mise en scène, qu'ils se méfient du montage, de tout montage, jusqu'à celui-là même du film à l'origine de cette mise en garde. Mais je n'avais pas vu venir le coup : le regard sommeille parfois tellement qu'on le croit éveillé quand il s'est de nouveau assoupi. N'était-il pas autrement plus gênant de voir une action sardonique bête et méchante d'enguirlandage de tartuffe être requalifiée en agression physique et sauvage par une presse bête et dangereuse? Si une variante à l'entartage pouvait m'embarrasser, si je ne me réjouissais pas d'entendre ses quatre vérités déballées à un revendeur de temps de cerveau humain disponible, au prétexte qu'il avait mal vieilli, comment dès lors aurais-je entendu l'annonce de la mort d'un Georges Bess? Disproportion? Peut-être, c'est tout le problème, toute la question. Peut-être même la question sous-jacente à l'entière filmographie de Pierre Carles.

par Guillaume Massart



# TRANSVERSALES

[blog]  
*Axelle Girard*

**Emmerdeur professionnel et empêcheur de tourner en rond, Pierre Carles n'en est pas à son coup d'essai ! Mais Fin de concession inaugure une nouvelle phase dans la carrière explosive de l'auteur de Pas vu pas pris - souvent cité dans son dernier film.**

Fils naturel de Bourdieu et de Chomsky, Carles s'attaque ici à la privatisation ou plutôt, à la légitimité de la privatisation et du renouvellement de la concession depuis 1987, de la première chaîne de télévision française. L'enquête donne libre cours à l'inspiration du journaliste et du comédien pour le plus grand plaisir des spectateurs. Mais sous les risées, la rage ! Maître dans l'art de l'insolence, Pierre Carles ou Carlos Pedro c'est selon, livre une cinglante leçon de morale et dont personne ne sort indemne.

Et oui ! Chacun en prend pour son grade : aux noces du grand capital et du petit écran, aucun des témoins n'a triomphé gagnant. Vous croiserez vos héros quotidiens, vos stars du matin et vos légendes au soir... De la vraie-fausse interview de Fidel Castro par PPDA aux sacrées soirées d'Elise Lucet, sans oublier les rendez-vous manqués avec Jacques Chancel ou la consécration farcesque de Pujadas, le passage en revue n'épargne personne et tourne tout et tous en dérision. L'auteur lui-même y passe ! D'un monde qu'il parvient à rendre pathétique et cruel, Pierre Carles tire néanmoins une réflexion quasi bouleversante à force de pertinence.

C'est un film. Non. Une farce. Un Molière nouvelle manière où les acteurs jouent le rôle de personnages qui voudraient être acteurs et qui sont des pantins. Et le tout est emmené par une énergie à la fois sauvage et baroque et qui connaît des accents lamentables - au sens noble du terme s'il vous plaît !

Qui est Pierre Carles, et que veut-il ? Que nous veut-il ? C'est que... le côté brouillon est trompeur. Ici, tout est soigneusement calculé. Du masque aux moustaches du vrai-faux journaliste uruguayen au costume de la collaboratrice et interprète, rien ou presque n'est laissé au hasard si ce n'est l'allant et la foi de l'enquêteur, du frêle esquif qui s'attaque aux brises-glace d'une télévision qui, privée ou publique semble avoir été achetée par le roi du silence... Arme de désillusion massive, la caméra révèle, accuse et tranche dans le vif. De plans saccadés en perspectives dédoublées, de vraies interviews en pièges simulés, l'équipe de Pierre Carles déroule ses stratagèmes et la partition d'une angoisse qui va croissant et sûrement.

Loin d'être décevant, le résultat est plutôt déconcertant. Et laisse un certain nombre de questions en suspens, à la manière des oeuvres qui font problème et non des divertissements entrecoupés de mauvaise pub'. Au pays de Nicolas Sarkozy, cette fin de concession-là a des airs de riposte tranquille en forme d'espoir... et de pessimisme. Que restera-t-il de tout ça ? A nous... de voir !

Axelle Girard

## Pierre Carles interviewé façon PPDA

**Le septième long-métrage de Pierre Carles "Fin de concession", sorti mercredi, s'en prend à la privatisation de TF1 et aux grands médias. Bakchich a tenté de rencontrer le réalisateur...**

Critiqué parfois pour sa mise en scène introspective, Pierre Carles est surtout une figure de la critique des médias. Dans son nouveau documentaire, "Fin de Concession", il décrit les conséquences néfastes du renouvellement automatique de la concession octroyée depuis 1987 à la première chaîne de télévision. Des extraits impliquant Arnaud Montebourg (PS) et Jean-Luc Mélenchon (Front de Gauche) publiés sur le site touscoprod.com ont déjà suscité de vives polémiques. Le réalisateur a déniché d'autres archives édifiantes, dont un plateau télé montrant un jeune Nicolas Sarkozy, défenseur zélé de la télé-poubelle, qui va jusqu'à s'opposer au CSA.

Pierre Carles refusant toute interview, Bakchich a trouvé... un plan B : assister au débat sur "Fin de concession", avec son réalisateur, à Vassivière (dans le Limousin). Et reposer à sa sauce les questions des spectateurs, à la manière de Patrick Poivre d'Arvor (PPDA). En 1991, l'ex star du Journal Télévisé de TF1 avait ainsi réalisé une fausse interview de Fidel Castro. [1]

[1] A l'époque, c'était d'ailleurs Pierre Carles qui avait mis le doigt sur la nature, fausse, de l'interview.

Visionnez la video sur le site [www.bakchich.info](http://www.bakchich.info)

**Pierre Carles interviewé façon PPDA**  
*envoyé par bakchichinfo. - L'info video en direct.*

A l'occasion de la sortie du film, a été réalisée une belle revue, éditée à 50 000 exemplaires par Shellac (Marseille), Thomas Ordonneau. Coordonnée par Mélanie Vincent. Conçue et réalisée par Philippe Person.

